



CRITIQUE LITTÉRAIRE

Arrête ton char, Bolívar !

Antipatriotique et irrévérencieux, le nouveau roman d'Evelio Rosero s'attaque à l'Himalaya de la mémoire colombienne : l'icône politique et militaire Simón Bolívar.

PAR BENOÎT LEGEMBLE

Opération déboulonnage. Pastor Proceso, gynécologue obsédé par le « Libérateur » de la Colombie, Simón Bolívar, s'attaque à la mémoire du grand homme. On est en décembre 1966, c'est le carnaval des « Saints Innocents ». Un « jour de farces », de rites cathartiques et de travestissements, le jour rêvé pour prendre la parole comme le « docteur », et pour mettre en pièces le mythe.

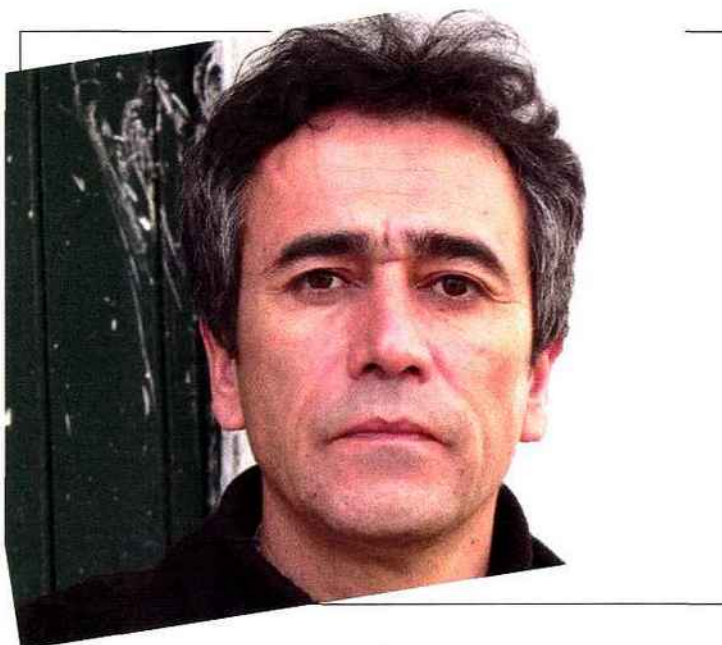
Toute l'originalité du roman aux accents de pamphlet de Rosero tient en ceci qu'il peint un Zorro brinquebalant, un antihéros libidineux. Si son docteur n'est pas en odeur de sainteté parmi les partisans locaux de la légende de Caracas, il ne l'est pas davantage auprès des siens – femme et enfants d'abord. Acrimonieux et paranoïaque, notre réviseur des grandes heures du régime officiel et du culte patriotique retrouve un projet entrepris et avorté vingt-cinq ans plus tôt, un essai consacré à celui qu'il appelait déjà « le parasite futé ». S'étant débarrassé des derniers résidus de conscience nationale, le docteur poursuit sa fulgurante descente du monument Bolívar, et échafaude l'oraison funèbre du Libérateur.

Autour du docteur tourne une constellation de personnages hauts en couleur. L'évêque et le maire qui lui prêtent main-forte dans sa quête, ou encore ce professeur érudit, qui s'est lui aussi rangé dans son camp, mais

qui est surtout très porté sur sa femme. De cette galerie de personnages truculents, un certain Don Furibard du Klaxon sera la pièce maîtresse. Un plus dingue que doux, riche parvenu porté sur les courses de chevaux. Un fatigué de l'apéro, avec une propension à persécuter sa dévote moitié durant ses errances éthyliques. Cet agité du bocal, drôle et dangereux, donne matière à Rosero à une scène délirante, où l'histriion prend la mouche en découvrant un char à son effigie pour les fêtes.

Rebaptisé dérisoirement « l'homoncule », Bolívar est réduit au rôle de « théologien brouillon, de prosateur confus et de casuiste gâteux ». Un roi sans couronne qui bafoue, un siècle plus tôt, l'idéal des révolutionnaires. Bolívar, ce « Napoléon des retraites », dont le docteur reconsidère le « piédestal glorieux » à la lumière blafarde des néons. Derrière la brillante « conflagration carnavalesque » orchestrée par Rosero, s'ébauche la vérité du « traître », noyé dans l'alcool et les bordels.

LE CARNAVAL DES INNOCENTS
traduit de l'espagnol (Colombie) par François Gaudry
Métailié
308 p., 21 €



« TOUTE L'ORIGINALITÉ DU ROMAN AUX ACCENTS DE PAMPHLET DE ROSERO TIENT EN CECI QU'IL PEINT UN ZORRO BRINQUEBALANT, UN ANTIHÉROS LIBIDINEUX. »